

L'opinion de deux étrangers

Jacques Folch-Ribas

Volume 7, numéro 6 (42), novembre-décembre 1965

Roman 1960-1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1965). L'opinion de deux étrangers. *Liberté*, 7(6), 549-553.

l'opinion de deux étrangers

— Deux demis, pardon deux draffes.

— Comme je te disais, le roman canadien . . .

— Quoi, le roman canadien, quoi. Il n'y en a pas, et comment veux-tu qu'il y en ait : cinq millions de canadiens-français. Cent mille cultivés. Trois mille intellectuels véritables. Ce sont eux qui lisent tout, d'ailleurs, Cité Libre et Vie des Arts, Liberté et Parti-Pris, Langevin et Jasmin, ils lisent tout. Mais ils sont trois mille. Dont cent producteurs (journalistes, cinéastes, critiques, écrivains de télévision — ah, la télévision et la radio, suceuses de textes, monstres assassins de la littérature, cochonnerie de vulgarisation, la vulgarisation est la mort de la littérature — qu'est-ce que je disais ah oui, professeurs à Laval ou à Montréal, etc . . .) Cent producteurs.

— Et alors ?

— Et alors, l'Afghanistan a une population de dix-neuf millions, une intelligentsia de cent mille cultivés, trois mille producteurs, six poètes populistes — ça ne veut pas dire populaires — un écrivain légère — légère — légèrement connu en Asie, et allez donc — C'est clair, c'est mathématique, moi j'aime la logique. Point final, ne me casse pas les pieds.

— Mais les romans canadiens, c'est des romans, non ?

— Oui.

— Alors, il y a un roman.

— A portée quoi ?

— Quoi, à portée quoi ?

— A portée locale, qui n'intéresse que localement, et ne peut intéresser que localement parce qu'il n'arrête pas de tripatouiller les problèmes locaux. Trois mille lecteurs.

— Le DOCTEUR JIVAGO.

— D'abord le DOCTEUR JIVAGO est un roman très mineur et ensuite c'est mis en orbite de force par un Nobel-scandale (destiné à embêter les Russes).

— Balzac aussi tri-comme tu dis, les problèmes locaux et pourtant...

— Dis, tu veux cesser ou on parle sérieusement ? Le père Grandet c'est localement situé mais c'est pas localement pensé. Tu veux une dissertation "de la résonnance universelle du phénomène localisé ?" Il y a quinze ans que je suis sorti de philo.

— *BONHEUR D'OCCASION, LES PLOUFFE, LE SURVENANT, LE COUTEAU SUR LA TABLE*, cela a comme tu dis une résonnance universelle.

— Tu mélanges tout.

— Non. J'ai lu *LES PLOUFFE* à Paris, avant de venir au Québec. J'ai trouvé ça très touffu, lourd, assez exotique, petit bourgeois, mais cela m'a intéressé, un peu comme un film de Bergman me plonge dans un moyen-âge nordique et stupide mais poétique, qui me permet de rêver de pays inconnus, qu'avec mon orgueil d'européen je classe donc comme arriérés. Je m'en vais chez les sauvages vikings, je mêle les rennes lapons, les messes noires et la paysannerie incestueuse, les nuage gris et les flammes de l'enfer, les blondes scandinaves, je reconnais que je jouis tel Rousseau de contempler des bons sauvages, je m'onanise avec ma valeur de civilisé. *CE MAUDIT SOLEIL* de Godin me produit le même effet : les bûcherons, des relents de Maria Chapdelaine, des mots curieux, des coucheries curieuses, ce qui est curieux a un caractère universel.

— Non. Ce qui est curieux est curieux. Il se peut qu'en plus, cela résonne mondialement. *LE TAMBOUR* de Günter Grass, c'est de l'exotisme, et cela a du caractère. Mais en plus, c'est universel, c'est "en plus" qui m'intéresse et que je ne lis pas dans le roman québécois. Sauf exceptions dont je suis prêt à discuter.

Et même, tu veux bien, si j'étais écrivain québécois, tes onanismes à base d'exotisme, cela me rendrait furieux. Ils essaient de se libérer de cet exotisme, ici, qui a fait croire à un Canada de bûcherons, de neige, de curés arriérés, de vieux français savoureux... et toi, c'est cela que tu admires chez eux. Et tu

trouves cela chez eux parce qu'ils l'y mettent, CQFD, ils ratent leur coup, il n'y a pas de roman canadien qui puisse satisfaire un québécois et un étranger ensemble, pour les mêmes raisons. Malentendu, tout est malentendu.

— Mais les exceptions . . .

— *LE SURVENANT* traduit en italien, cela intéresserait les italiens; en film, ce serait un film. La forme est excellente (Giono a dit : c'est du Homère, pas tout à fait d'accord mais enfin, c'est bon). C'est ça qui est la preuve, quand tu peux traduire un livre en italien ! C'est fini, alors, le vieux français savoureux, les nationalismes mal compris, et le tutti quanti, et nos cousins d'amérique-je-me-souviens. Et puis, l'histoire du *SURVENANT* se déroule, elle a un début un milieu et une fin, elle est exemplaire comme l'est celle du *MAUDIT SOLEIL*, lisible elle aussi, belle elle aussi.

LE LIBRAIRE, de Bessette, et *LES PEDAGOGUES* aussi. Quoique déjà *LES PEDAGOGUES* ne soient qu'un milieu restreint, décrit et jugé excellemment mais au moins net, moins simple, moins pur que celui du *LIBRAIRE*. Je tiens *LE LIBRAIRE* pour un chef-d'oeuvre, merci.

Autre exception : *LE COUTEAU SUR LA TABLE*, parce que c'est un livre historique. Le moment où les québécois réagissent à la question qu'ils se posaient depuis deux cents ans. Ou encore : récit vécu d'une impossibilité de penser en deux langues, même si on les parle. Ou encore : une femme c'est déjà lourd, deux c'est trop. Et puis, *LE COUTEAU SUR LA TABLE*, c'est déjà le début d'une imagination, et le commencement du "jeu de mots" qu'est la littérature. Dieu sait si le roman québécois manque d'imagination : il ne s'y passe jamais rien que de grandes banalités adolescentes et provinciales, des tempêtes dans un verre (de scotch), des problèmes de Frère Untel, des assassinats sordides (mais pas Céliniens) et des flics bêtes, des aventures métaphysiques centrées sur la fausse innocence des *CHAMBRES DE BOIS*, des mises en situation de "cream-sodas", des attouchements de petits pédés qui n'ont même pas le courage d'être de vrais homos . . . (à la Genêt) pas d'imagination, mais il y en a un peu déjà chez Godbout. Et du verbal, aussi, ça c'est nouveau, quel qu'un qui joue avec les mots . . .

— Alors, le joual de la jeune littérature . . .

— Rien à dire sur le joul, moi je suis d'accord. C'est de l'exercice de style, excellent pour se désintoxiquer les articulations, se faire une musculature, apprendre à donner des coups. C'est de l'entraînement.

— Qui dit entraînement dit combat, et le combat n'a pas été livré.

— D'accord, chez les petits parti-pris nous en sommes au stade des préliminaires. Un peu longs, du genre prolégomènes, mais faut ce qu'il faut. J'aime mieux ça que des discours sans fin sur des sujets finis. Pas d'imagination mais des mots. C'est déjà ça. Le reste mon enfant vous sera peut-être donné par surcroît, si vous savez écrire vous savez inventer (enfin, il paraît). Mais je m'égare, pour revenir aux deux qualités imagination et verbalisme, c'est *PROCHAIN EPISODE* d'Aquin qui les réunit le mieux. Ça, on peut traduire en italien et même en croate, ça reste un produit de consommation internationale. Et puis, il y a le filigrane.

— Quel filigrane ?

— Un filigrane québécois imprimé sous — et entre les lignes — d'un livre mondial. L'exotisme ne devrait jamais être plus visible que ça. Comme dans *PROCHAIN EPISODE*.

— Et le nouveau roman, le style d'aujourd'hui ? Moi, je trouve que les essais...

— Encore de la copie ! Il y aura roman québécois quand il y aura style, pourquoi copier un genre qu'ils ne ressentent pas ici ? Importation, encore ? Est-ce que Sagan, Rochefort, qui pourtant sont françaises, copient Butor ou Simon ? Écrire nouveau style c'est se placer en fausse concurrence de forme, n'ayant pas le même fond que ses concurrents. Les allemands n'ayant pas le même fond que les français ne plagient pas leur forme.

— Mais...

— Et la vitesse ! As-tu vu la vitesse ? C'est obscène. Un petit Sagan, un petit Rochefort, cent quatre vingt pages, ça mûrit tous les deux ou trois ans. C'est long, un roman. A propos, que devient Schwartz-Bart ? Eux, ils pondent accéléré, la vitesse, l'Amérique, le gestuel, mois je préfère Lemoyne ou Simard, qui mûrissent des textes qu'ils n'appellent pas romans.

— Mais on parle de roman. Sans cela, il faudrait citer la poésie, et les essais, et le théâtre, et le cinéma, et la télévision, et la critique.

— Attends un peu, la critique ! A propos de roman, justement, je trouve la critique québécoise d'un sordide tel, que j'admire le courage et la constance des romanciers. Se faire attaquer sur le plan moral alors qu'on fait profession de littérateur (on ne fait pas de littérature avec de bons sentiments, n'est-ce pas Gide ?) se faire mépriser parce qu'on écrit "langue-parlée", se faire commenter, même seulement commenter, par les pie-grièches incultes et provinciales des trois sexes qui sévissent dans nos mass-média, comme ils disent, moi ça m'agacerait les dents. C'est pourquoi j'admire profondément les romanciers et écrivains canadiens . . .

— Je te fais remarquer que . . .

— Remarque une chose, c'est que tout en parlant je m'emballe, je vais je viens, et je découvre un roman québécois, difficile à cerner, mais surtout des romanciers québécois. Il y a de l'espoir. Finalement, il y a un roman québécois, et intéressant, hein ? A la tienne.

— Ce qu'il y a de bien, avec toi, c'est que tu laisses parler les autres. Quand tu bois.

Propos de taverne recueillis
pieusement par

JACQUES FOLCH